

langues mortes

PAR TXILLARDEGI

L'enquête que vient de faire connaître à MAULÉON l'Institut sociologique SIADECO, ne laisse plus l'ombre d'un doute : s'il n'y a pas un bouleversement profond de la tendance actuelle, dans une trentaine d'années le Basque sera langue morte en Euskadi nord.

Les bascophiles le supposaient déjà, bien sûr. Pas de surprise. Il y a 25 ans on m'a dit une fois en Soule: «Tiens! Mais, alors, vous parlez basque à vos enfants? Ici on ne parle plus le basque qu'aux vieux».

Or il n'y a pas, au fond, de langues vivantes, ni de langues mortes; mais des communautés linguistiques qui UTILISENT leur langue, face à des communautés linguistiques qui NE L'UTILISENT PLUS. Chaque fois que nous choisissons le français comme langue de communication, nous faisons du français une langue vivante, et du basque une langue morte. C'est aussi simple que ça. Parce qu'une langue MORTE est une langue qu'ON N'UTILISE PLUS.

Or, les langues «meurent» partout, après une période bilingue.

Le bilinguisme individuel est enrichissant. Mais le bilinguisme social, de masse, de rue disons, n'est que le premier pas vers le changement de langue. Tous les Suédois connaissent l'anglais; mais la communauté suédoise fonctionne en suédois. La deuxième langue est une langue fonctionnelle pour l'extérieur.

Le bilinguisme général est donc un symptôme, un signe avant-coureur de substitution linguistique; parce que, partout, la coexistence durable de deux langues dans un même territoire s'avère impossible: une des langues avale l'autre. On a glottofagie. Ou, pour être plus exact, la communauté bilingue devient monolingue, et finit par ne plus UTILISER qu'une des deux langues en présence.

C'est exactement ce qui se passe aujourd'hui devant nos yeux en Soule, en Navarre ou en Biscaye.

Il y a longtemps que l'éminent sociolinguiste catalan Lluís ARACIL déclarait avec fermeté: Lorsque dans une communauté il y a deux langues, l'une nécessaire, indispensable pour la vie; et l'autre innécessaire, «dispensable», on assiste à la disparition de la seconde.

Essayez de vivre 24 heures sans utiliser le français, et vous verrez... Pas de surprise donc dans les déclarations de LARRANAGA. Ce qui est surprenant est la surprise de quelques-uns...

Ce qui se passe en Euskadi nord était prévisible.

Parce que le basque ne sert à rien, ou, avec un langage un peu plus sociolinguistique, parce que le basque N'A PLUS DE FONCTIONS, il ne sert qu'à parler aux vieux: le souletin avait raison.

Les langues ne subsistent que si elles remplissent leurs fonctions normales sur un TERRITOIRE MONOLINGUE PROPRE. Les Finlandais, les Suisses, les Belges, les Québécois, les Arméniens, les Ukrainiens ne veulent plus entendre parler de «bilinguisme social équilibré», et termes analogues. Il n'y a plus que les Basques qui croient encore à la mythologie bilinguiste.

Tous les bilinguismes sociaux sont des bilinguismes DE SUBSTITUTION. Même les bilinguismes strictement diglossiques (dans le sens de FER-

GUSON), avec des fonctions complémentaires et non chevauchées, sont instables. FERGUSON s'est trompé même dans les quatre cas de «diglossie stable» signalés en 1959.

Autrement dit, il faut choisir entre TERRITORIALITÉ MONOLINGUE BASQUE (avec utilisation instrumentale d'une langue étrangère, ou plus, pour certaines fonctions), ou MORT DE LA LANGUE NATIONALE. Ou bien on emprunte la voie choisie par les Flamands, les québécois, les suisses, les Finlandais, etc.; ou bien on fait comme les Irlandais...

Et la langue elle-même n'a pas grand chose à voir. Répétons la consigne québécoise: «Hors la territorialité, point de salut». L'islandais, le danois, l'albanais, sont des langues non menacées; parce qu'elles ont un statut de territorialité monolingue dans leurs pays respectifs. Mais le français est en train de s'effriter et de disparaître au Canada (sauf au Québec, territorialement francophone), en Louisiane, en Flandre (belge); tout simplement parce qu'au Canada et en Louisiane c'est l'anglais qui est indispensable, et parce qu'en Flandre (BELGE, j'insiste), c'est le néerlandais qui est langue indispensable.

Analogiquement, l'espagnol se porte bien en Espagne, au Mexique, en Argentine, au Chili (mais au Chili le mapuche est en danger!); c'est-à-dire là où il a un statut monolingue de langue nécessaire. Tandis qu'en Californie, au Nouveau Mexique, au Texas, aux Iles Philippines, à Porto-Rico, au Maroc, l'espagnol est en danger, parce qu'il n'est qu'une langue «dispensable» qu'on parle aux vieux.

C'est aux abertzale d'en tirer les conclusions. L'ennemi voit le problème avec beaucoup plus de clairvoyance que nous.

HOMMAGE AU MUSÉE BASQUE

■ «Tous ceux qui veulent faire quelque chose ayant trait à l'euskara ou à la culture basque se doivent de passer par le musée basque» déclarait Jean HARITSCHELHAR

à l'occasion de la présentation du livre «HOMMAGE AU MUSÉE BASQUE». Celui qui en fut le président éclairé si longtemps voulait aussi souligner l'importance du Musée pour la Recherche: ainsi la bibliothèque et le fonds de documents qui sont mis à la disposition de tous.

Depuis 1923, que de chercheurs, d'enseignants et d'étudiants ont pu approfondir leur études et recherches grâce au Musée Basque!

C'est donc cet hommage qu'une vingtaine d'entre eux a voulu rendre à ce haut lieu de la culture en présentant ses «mélanges», traitant d'histoire, de sociologie, d'écologie, de littérature... Et quelles plumes!

Eugène GOYENETCHE écrit

pour ce livre une de ses dernières contributions à une meilleure connaissance de notre histoire. Cet ouvrage prenant un relief particulier à l'occasion du 25^e anniversaire de la nouvelle série du Bulletin du Musée Basque.

En 25 ans, que de changements en Pays Basque! Ne serait-ce que l'accession d'un plus grand nombre de Basques à l'enseignement supérieur. Jean HARITSCHELHAR soulignait d'ailleurs l'importance pour le Pays Basque Nord de l'émergence d'une classe de chercheurs et d'intellectuels de plus en plus étoffée. Et de rappeler que 26 docteurs du 3^e cycle ou d'État ont collaboré au Bulletin du Musée Basque.

Publication de référence s'il en est que ce numéro spécial de quelque 600 pages fera peut-être mieux connaître encore.

Regrettant l'absence du docteur GRENET, Jean HARITSCHELHAR tenait cependant à remercier le Conseil Général et la Ville de Bayonne qui ont participé largement au financement de cet ouvrage.

Maurice TOURATON, excusant l'absence d'Henri GRENET, assurait de l'intérêt que celui-ci porte au Musée.

Bonne nouvelle confirmée à cette occasion: le Musée Basque restera dans les murs de la Maison Dagoret.

Le financement des travaux de rénovation a même été prévu lors de la discussion du budget municipal par le Conseil de Bayonne. Le Musée Basque pourra ainsi pleinement tenir son double rôle de gardien de la tradition basque et de pôle de recherche et centre d'informations.

Le tôle qui avait provoqué les velléités de transférer le Musée aura donc porté ses fruits.

L'illustration est de Raymond Capitan, le 12 mars.